

LE GÉANT BRIGANDIN

IL était une fois un homme et une femme ayant une si grande famille que tous les gens du village avaient servi de parrain et de marraine à leurs enfants. Quand le dernier-né fit son apparition, le pauvre père ne put trouver âme qui vive pour le tenir sur les fonts baptismaux. « Il nous faudra chercher quelqu'un en dehors », avoua-t-il, en soupirant, à sa femme.

Tout en parlant, il vit venir dans la forêt un carrosse auquel étaient attelés deux beaux chevaux. Les personnages dans cette riche voiture étaient si bien vêtus qu'il n'en avait jamais vu de pareils. Sans hésiter, il courut à leur rencontre au bord du chemin et, ôtant sa coiffure, il dit à celui qu'il prit pour un seigneur :

— Monsieur, j'ai une grâce à vous demander. Seriez-vous assez bon de me l'accorder ?

Il tombait bien, puisqu'il parlait à un roi, venu de très loin pour visiter la région.

— Mon ami, demandez-moi ce qu'il vous plaira, vous avez affaire à un roi qui serait heureux de vous être utile.

— Eh bien ! sire mon roi, ma famille est si grande que tous les habitants de mon village ont déjà été requis comme parrain et marraine de mes enfants, et je ne trouve personne pour celui qui est né hier. Si vous vouliez le conduire sur les fonts baptismaux, vous m'épargneriez de courir la montagne en quête de quelqu'un qui veuille le faire.

Le roi et la reine, acceptant de bonne grâce, portèrent l'enfant à l'église et lui donnèrent le nom de Jean. De retour à la maison, le roi dit au père :

— Je n'ai rien, aujourd'hui, à donner à votre enfant ; mais lorsqu'il aura l'âge de vingt et un ans, qu'il vienne me voir, en suivant la route de la Fosse Noire et en continuant le long des Bouillons Blancs. Là il me trouvera. Recommandez-lui de ne jamais quitter le vieux chemin pour prendre le neuf et de se bien garder de dire qui il est et où il va. Qu'il fasse route seul dans la forêt, sans s'associer à qui que ce soit.

Après avoir souhaité de la chance au père de famille, le roi continua son chemin. Les parents, eux, étaient heureux de ce qui venait de leur arriver et

regardaient avec confiance grandir leur enfant, qui était beau et intelligent. Ils l'envoyèrent à l'école, où il était le meilleur des élèves.

Le temps passa et le jeune homme atteignit ses vingt et un ans. Quelques soirs plus tard, son père lui apprit que, le lendemain matin, il devait se rendre chez son parrain.

— Comment ça, mon parrain ? Vous ne m'en avez jamais rien dit.

— Non, parce qu'il fallait que tu n'en parles à personne, de crainte que quelqu'un de tes amis ne veuille t'accompagner. Le parrain qui t'a fait baptiser est un roi très riche. Comme nous ne pouvions trouver personne dans le village pour nous rendre ce service, un roi, passant par ici, a répondu avec plaisir à notre invitation. Il n'avait rien à t'offrir ce jour-là, mais il nous a dit de t'envoyer à lui lorsque tu aurais l'âge de vingt et un ans. Pour atteindre son royaume, tu prendras la route de la Fosse Noire et tu continueras par les Bouillons Blancs jusqu'à ce que tu trouves son château. Ne quitte jamais le vieux chemin pour prendre le neuf ; n'accepte en route la compagnie de personne ; ne dis pas qui tu es, ni où tu vas. Je te transmets ces conseils de la part du roi lui-même.

Le lendemain matin, Ti-Jean fit ses adieux à sa famille et partit sur le cheval sellé que son père lui donna. Il s'engagea dans la forêt, sur une route remplie d'ornières et de boue, barrée de troncs d'arbres que le vent avait déracinés. Il marchait déjà depuis plusieurs heures quand un jeune homme, à cheval comme lui, le rejoignit et lui demanda où il allait.

— Je m'en vais trouver mon parrain qui est un roi puissamment riche.

— Si tu voulais, je t'accompagnerais.

— Fais comme tu voudras. Moi, je n'ai pas affaire à toi.

— Bien, faisons route ensemble, en jasant : ça nous désennuiera, et le chemin paraîtra moins long. Je m'appelle Champois.

À quelques heures de là, ils aperçurent un chemin fraîchement ouvert, contournant un marécage que traversait la vieille route. L'inconnu dit à Ti-Jean :

— Prenons ce chemin-ci. On l'a tracé par l'ordre du roi de ce royaume. Il coupe la distance.

Pour plaire à son associé, Ti-Jean accepta de prendre le raccourci. Ils le suivirent au grand galop. Mais ils n'eurent pas fait une dizaine d'arpents que le cheval de Ti-Jean s'embourba. Plus il se débattait pour s'en tirer, plus il s'enfonçait. Voyant le cheval de son compagnon enlisé jusqu'aux oreilles, l'inconnu tira l'épée de son fourreau et la pointa vers la poitrine de Ti-Jean, en lui disant :

— Si tu ne veux pas crever à la minute même comme un crapaud, jure-moi de dire à ton parrain et à tous ceux que nous rencontrerons que je suis son filleul.

N'ayant pas le choix, Ti-Jean promit au traître d'obéir à ses ordres. Heureux de son complot, Champois, se faisant aider par le jeune homme, arracha des pieux au bord du bois et s'en servit pour tirer le cheval de la fondrière. Sortis de ce mauvais pas, les deux voyageurs continuèrent leur route. Après trois jours de marche, à la brunante, ils arrivèrent au château du parrain de Ti-Jean. Là ils se présentèrent au roi, qui reconnut son filleul par le seul souvenir qu'il avait gardé de son père. Il lui tendit la main, en lui souhaitant la bienvenue au château.

— Permettez, sire mon roi, reprit Ti-Jean, voilà votre filleul. Je ne suis que son associé. Je l'ai accompagné parce que, seul, il n'aurait pu vaincre les périls de la forêt ; puis j'espérais pouvoir me trouver de l'ouvrage ici.

Le roi s'excusa auprès de l'imposteur de ne pas l'avoir reconnu comme son filleul. Il lui souhaita la bienvenue et garda Ti-Jean pour avoir soin des chevaux à l'écurie.

Les jours passaient. L'inconnu vivait comme fils héritier au château, se promenant avec la belle princesse, fille du roi, et jouissant de tous les privilèges d'un prince. Ti-Jean, lui, était triste et se disait souvent en pleurant : « Quel malheur pour moi de ne pas avoir écouté les conseils de mon parrain ! Si je les avais suivis, je ne serais pas, ici, à soigner les chevaux et à écurer les bêtes. Je vivrais au château, près de la belle princesse. Peut-être serais-je parvenu à l'épouser. »

Champois, qui craignait les révélations de Ti-Jean, découvrit un jour que, dans les forêts de ce royaume, il y avait un lac rempli d'eau volante et que le roi désirait à tout prix en avoir une bouteille en sa possession. Mais il n'avait jamais réussi, bien qu'il eût envoyé un grand nombre d'hommes pour lui en chercher. Comme ce lac était gardé par le géant Brigandin, tous avaient été dévorés par lui, et ce monstre détruisait aussi les troupeaux du roi.

Un beau matin, en revenant de l'écurie, l'inconnu fit part au roi que Ti-Jean se vantait de pouvoir rapporter de l'eau volante du lac que gardait le géant Brigandin. En apprenant cette nouvelle, le roi appela le jeune homme et lui dit :

— Dis donc, petit, tu t'es vanté de pouvoir rapporter de l'eau volante du lac que garde le géant Brigandin ? Tu vas y aller demain matin, sinon, dans trois jours, tu seras pendu à la potence devant la porte de mon château.

— Sire mon roi, je n'ai jamais entendu parler du géant Brigandin ni de son eau volante.

— Le géant Brigandin, dans ma forêt, ravage mes troupeaux et il a détruit tous ceux que j'ai envoyés au lac pour y prendre de l'eau volante. Parole de roi, c'est là que tu iras demain matin.

Ti-Jean retourna à l'écurie en pleurant à chaudes larmes et en se lamentant : « Dire qu'après tous mes malheurs, je vais maintenant mourir ! Ah, si ma pauvre mère me voyait mal pris comme ça ! »

Sa pauvre mère, il faut bien le dire, avait tant pleuré son absence qu'elle en était morte. Du paradis où elle était montée tout droit, Dieu lui permit d'apparaître à son enfant réfugié dans l'écurie.

— Me reconnais-tu, Ti-Jean ? lui demanda-t-elle en entrant.

— Oui, ma mère, je vous reconnais.

— Eh bien ! écoute-moi. Je suis heureuse au ciel, ne pleure jamais mon sort. Entends plutôt le conseil que je viens te donner. Avant de partir pour aller chercher de l'eau au lac du géant Brigandin, tu demanderas au roi de te donner trois tonnes de la meilleure boisson qui soit, avec une voiture et deux chevaux pour les porter. Tu mettras au bout d'une perche, sur la voiture, un grand pavillon blanc sur lequel tu auras écrit : Ti-Jean Brigandin. En route, tu suivras le seul chemin qui mène au lac du géant, et je te promets que tu reviendras avec l'eau volante.

En finissant ces mots, elle disparut. Ti-Jean s'écrasa sur la crèche de la Caillette, tout ému d'avoir revu le fantôme de sa mère. Il passa la nuit à se promener de long en large dans l'écurie et, le lendemain matin, il prit tout son courage et retourna voir le roi. Il lui dit :

— Sire mon roi, j'ai décidé de me rendre au lac du géant Brigandin plutôt que de passer pour un lâche. Je ferai de mon mieux pour vous rapporter de l'eau volante. Mais si vous voulez que je réussisse, il me faut pour le voyage trois barils de la meilleure boisson qui soit et, pour la transporter, une voiture tirée par deux bons chevaux.

— Mon petit, demande-moi tout ce dont tu auras besoin, et je te l'accorderai.

Dans le temps de le dire, la voiture était prête, et Ti-Jean avait hissé au bout d'une perche le pavillon blanc portant en grandes lettres rouges le nom de Ti-Jean Brigandin. Il sauta sur le brancard de sa voiture et prit le chemin qui conduisait au lac. Il y arriva à la brunante et aperçut le géant couché au bord de l'eau. Brigandin était si grand que son corps faisait le tour du lac et que sa tête rejoignait ses pieds. Le bruit des roues sur les roches le réveilla en

sursaut. Il ouvrit les yeux et vit avancer, au bord du bois, la voiture et son cocher. La première chose qui le frappa fut le pavillon qui claquait au vent et portait le nom de Ti-Jean Brigandin. « Ce jeune homme serait-il un de mes frères ? C'est possible, puisque ma mère eut quinze enfants, et que moi je suis l'aîné. Je n'ai pas connu les derniers, étant parti trop jeune de la maison. Mais je trouve celui-là trop petit pour être un de mes frères. »

Quand Ti-Jean fut près du lac, le géant lui cria :

— Est-ce bien ton nom qu'on lit sur le pavillon ?

— Oui, c'est bien mon nom, Ti-Jean Brigandin.

— Serais-tu par hasard un de mes frères ?

— Oui, c'est moi le plus jeune de tes frères.

— Comme tu es petit pour être de ma famille !

— Voyons, tu sais bien que dans une famille il y en a de toutes les grandeurs, des petits et des grands. Moi, je suis le plus petit, parce que je suis le dernier.

— Dis-moi donc : qu'est-ce qu'il y a dans ta voiture ?

— Ah ! c'est de la bonne boisson.

— Qu'est-ce que tu attends pour m'en offrir ?

— J'attends que tu me donnes en retour de ton eau volante.

— Ah ! je savais bien que tu t'amenais pour ça, toi aussi. Mais détrompe-toi : tu n'en auras pas !

— Si tu ne veux pas m'en donner, tu la garderas. Moi, ton frère, je ne suis pas aussi avare que tu penses, et si j'ai fait ce voyage, c'est d'abord pour te connaître, toi, l'aîné de la famille.

— C'est vrai, je suis l'aîné...

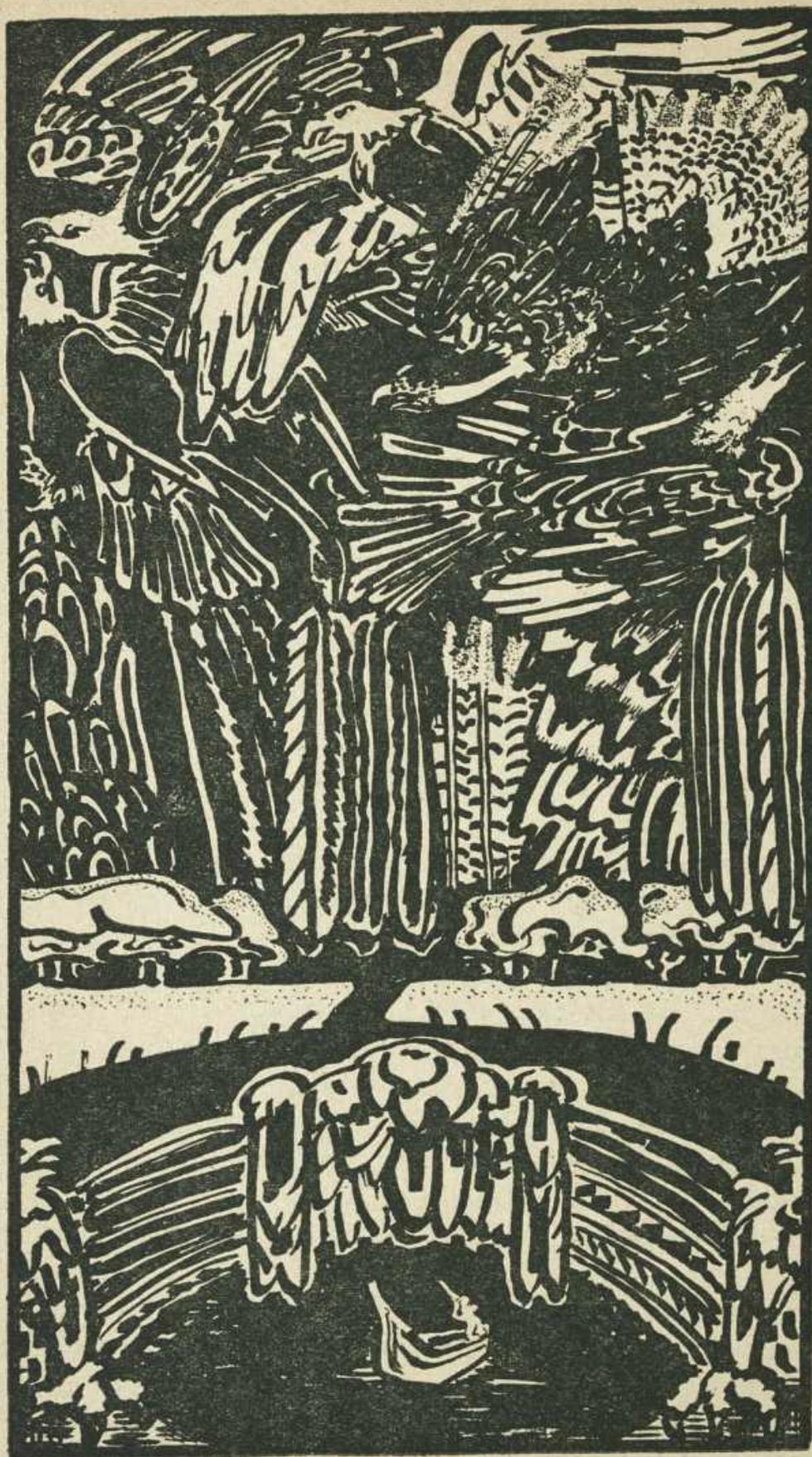
— Si j'ai pris la peine de venir si loin, ça vaut bien un coup pour fêter notre rencontre. Si tu veux, prends tout un baril pour toi.

Le géant ne se le fit pas dire deux fois. D'une main, il souleva le lourd tonneau et, de l'autre, donna une tape en dessous. Glouk ! Glouk ! Glouk ! Il en but le contenu d'un seul trait et, en se pouléchant, tint le baril vide au bout de son bras.

— C'est diablement bon, Ti-Jean ! s'écria le géant. M'en donnerais-tu un autre ?

— Tu n'es pas raisonnable, le géant. Tu es prêt à prendre tout ce que j'ai, sans vouloir me donner une toute petite bouteille de l'eau de ton lac. En tous cas, goûtes-y bien, cette fois-ci.

Comme pour la première tonne, le géant eut tôt fait d'en voir le fond, et l'effet ne se fit pas attendre. Tout joyeux, il dit à Ti-Jean :



— Donne-moi la dernière barrique, et tu auras une bouteille d'eau volante. Ça, à condition que tu ne reviennes jamais en chercher d'autre.

— Entendu, répondit Ti-Jean.

Et il s'empressa de remplir sa bouteille d'eau volante, en échange de la futaille qu'il remit au géant Brigandin.

Après lui avoir fait ses adieux, il reprit le chemin du château, où il arriva au petit jour. Rien de plus pressé pour Ti-Jean, dès le lever de son maître, que de courir lui porter la précieuse bouteille. Le roi n'en croyait pas ses yeux. Jamais il n'avait eu pareil serviteur.

Le bruit du succès de Ti-Jean ne tarda pas à parvenir aux oreilles de son compagnon de route. Ce traître en éprouva une si grande jalousie qu'il se jura de trouver un autre moyen de faire périr Ti-Jean. Il se mit à visiter les gens de la région dans l'espoir de découvrir un secret qui lui permît d'arriver à ses fins.

Un jour qu'il causait avec un jardinier qui vendait ses légumes au village, il apprit que, de l'autre côté des mers, vivait une princesse aux cheveux d'or. Mais la fée Brigandin la gardait prisonnière dans un souterrain fermé par sept portes de fer barrées à clefs. Comme le roi était devenu veuf et qu'il parlait de se remarier, une princesse était fort désirable au château. C'est pourquoi le méchant conseiller lui en communiqua la nouvelle le jour même, en ajoutant que Ti-Jean s'était vanté de pouvoir délivrer cette belle princesse.

Le roi n'en demandait pas plus et appela le jeune homme en toute hâte au château. Une heure plus tard, Ti-Jean se présentait au roi.

— Vous voulez me parler, sire mon roi ?

— Oui, mon garçon. J'ai entendu dire que tu te vantes de pouvoir aller chercher la princesse aux cheveux d'or dans le souterrain de la fée Brigandin.

— Sire mon roi, il est certain que quelqu'un s'en prend à ma vie. Moi, je n'ai jamais entendu parler de fée ni de princesse.

— Tu mens, jeune homme. Si, d'ici trois jours, tu ne pars pas à sa recherche, tu seras pendu devant la porte de mon château.

Découragé, Ti-Jean retourna à l'étable sans savoir comment il pourrait s'en tirer. Mais en entrant, il rencontra sa mère, venue à son secours. Elle lui dit :

— Sois courageux, Ti-Jean. Je serai toujours là pour t'aider. D'abord, demande au roi trois bâtiments avec équipage : un chargé de menues provisions ; l'autre, de quartiers de bœuf, et le dernier, de blé. Dans les voiles de tes bâtiments, tu feras écrire en grosses lettres rouges : Ti-Jean Brigandin. Comme ça, tu réussiras.

Et elle disparut. Encouragé, Ti-Jean retourna au château.

— Sire mon roi, dit-il à son maître, puisque vous voulez que j'aille de l'autre côté des mers chercher la Belle aux cheveux d'or, il me faut trois bâtiments : un chargé de menues provisions, les meilleures au monde, l'autre, de quartiers de bœuf, et le troisième, de blé.

— Mon garçon, demande-moi tout ce qu'il te plaît, je te l'accorderai.

En moins de trois jours, les navires étaient prêts. Le nom de Ti-Jean Brigandin battait au mât de la frégate et des deux bâtiments. Ti-Jean s'embarqua aussitôt. Après trois jours de marche sur une mer calme, il vit, de beau matin, un grand oiseau noir planer au-dessus de lui. C'était un aigle. Il descendit et se posa sur le pont, en disant :

— Est-ce bien ton nom qu'on lit dans les voiles ?

— Tu peux en être assuré. Je m'appelle Ti-Jean Brigandin.

— Apprends que moi aussi, je suis une Brigandin. Est-ce que par hasard je serais ta sœur ?

— Ça se peut très bien.

— As-tu quelque chose à me donner à manger, Ti-Jean ? Mes enfants et moi, nous sommes dans la disette, affamés.

— Peux-tu manger du bœuf ?

— Du bœuf, c'est ce que je préfère.

Ti-Jean ordonna donc d'ouvrir l'écoutille. La mère Aigle appela ses petits, et en moins de dix minutes le soleil s'obscurcit, tant il y avait d'oiseaux accourus à tire d'ailes dans le firmament. Deux heures plus tard, le bâtiment était vidé de son contenu. La mère Aigle remercia Ti-Jean de leur avoir sauvé la vie et lui dit :

— Je ne puis reconnaître comme je le voudrais le grand service que tu viens de me rendre. Mais si jamais tu as besoin des aigles, appelle-nous à ton aide.

Les oiseaux reprirent la voie des airs, et Ti-Jean continua sa route sur sa frégate, accompagnée maintenant d'un seul bâtiment, car il abandonna le troisième à la dérive. Quelques jours plus tard, par un grand soleil, il vit venir une immense Fourmi qui volait dans le firmament. Elle approcha et, comme l'Aigle, se posa sur le pont, en demandant au jeune homme :

— Est-ce bien ton nom que porte ce pavillon ?

— Oui, je m'appelle Ti-Jean Brigandin.

— Comme ça, tu dois être un de mes frères.

— Oui, je suis le plus jeune. Je ne t'ai jamais connue, parce que tu étais déjà partie, à ma naissance. J'ai rencontré, il y a quelque temps, notre frère

ainé, le gros géant Brigandin. Et j'ai vu notre sœur, l'Aigle, sur l'océan. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Je meurs de faim ; mes enfants aussi.

— Mangerais-tu du blé ?

— Mais c'est notre nourriture favorite.

Ti-Jean fit ouvrir l'écotille du bâtiment qui le suivait et, en un clin d'œil, les fourmis avaient tout dévoré ; il n'en restait plus un grain. La mère des fourmis vint trouver Ti-Jean sur le pont de sa frégate et dit :

— Ti-Jean, je n'ai pas grand'chose à te donner. Mais si jamais tu as besoin des fourmis, appelle-moi, et nous volerons à ton secours.

La mère Fourmi s'envola avec ses enfants, et Ti-Jean continua son voyage. Il voguait depuis trois mois quand, un matin, il aperçut la terre qu'il cherchait. La fée Brigandin, qui avait vu venir cette frégate à l'horizon, se promenait sur son quai. Personne n'y accostait sans sa permission. Mais en remarquant le nom de Ti-Jean Brigandin dans les voiles, elle décida de laisser entrer le vaisseau dans le port. « Ce doit être un de mes frères », se dit-elle.

Après avoir jeté les cordages, Ti-Jean sauta sur le quai et tendit la main à la fée, en lui disant :

— Bonjour, ma sœur.

— Comment, c'est toi ? J'ai vu ton nom dans les voiles.

— Oui, je suis Ti-Jean Brigandin.

— Viens-t'en chez moi. Je vais te recevoir comme un frère.

Elle le conduisit par le bras à son château. Une fois entrés, ils s'assirent devant une table garnie des mets les plus exquis. Pendant qu'ils mangeaient, la fée dit à Ti-Jean :

— Tiens ! je sais ce qui t'amène ici. Tu es venu chercher la Belle aux cheveux d'or ; mais elle n'est pas facile à atteindre. Elle est emprisonnée sous mon château, dans un souterrain protégé par sept portes de fer fermées à clefs. Avant d'y penser, tu fais mieux tout d'abord de te reposer quelques jours. En attendant, je te donnerai quelques petits travaux à faire, rien de fatigant, vu que tu es mon frère. Si tu les réussis à mon goût, je t'aiderai dans ton entreprise. Mange bien aujourd'hui, puis dors toute la nuit, et demain nous irons tous les deux à la chasse.

— J'y consens, ma sœur.

La journée passa dans la gaieté. Ti-Jean se reposa et rentra très tôt le soir dans la chambre princière que lui offrit sa sœur. Le lendemain matin, la fée Brigandin lui remit un fusil de chasse, une corne de poudre et un sac de plombs. Ils prirent la forêt avec le lever du jour. Après avoir marché durant

une heure, ils arrivèrent au bord d'un lac qui était si grand et si large qu'on pouvait à peine apercevoir la prairie de l'autre côté.

— Mon frère, c'est ici que je vais te laisser pour chasser. Il y a du gibier en quantité. Tu ne manqueras pas de tuer tous les oiseaux que tu voudras. Mais avec leurs plumes, il faudra que tu me bâtisses sur ce lac un pont large de trente-six pieds, afin que trois charrettes de foin puissent s'y rencontrer sans s'accrocher. Le pavé devra être épais de trois pieds et les garde-corps hauts de six pieds. Tu me rendras ce service, parce que l'automne je fais traverser mon foin en chaland et j'en perds beaucoup. Si tu ne réussis pas à me bâtir ce pont de plumes d'ici ce soir, je te trancherai la tête quand je reviendrai.

Le pauvre garçon, qui se croyait entre si bonnes mains, tomba pâmé de surprise. Il se ravisa quelques moments plus tard, à la vue d'un oiseau qui passait. Il l'abattit d'un coup et le pluma ; mais, le vent intervenant, pas une plume ne lui resta. « Pauvre folle, se dit-il, comment me penses-tu capable de bâtir un pont de plumes large de trente-six pieds, épais de trois pieds, avec des garde-corps de six pieds ? C'est bien sûr que je perdrai la vie ce soir. » Ti-Jean se mit à pleurer et pleura si longtemps qu'il s'endormit au bord du lac. Il ne s'éveilla que vers la fin du jour. En ouvrant les yeux, il pensa à sa sœur l'Aigle. « Les aigles, à mon aide ! » s'écria-t-il. Le soleil n'avait pas baissé d'un cran à l'horizon que les aigles foisonnèrent au-dessus de sa tête. La mère Aigle approcha de lui, en lui demandant :

— Que se passe-t-il, Ti-Jean ?

— Ma sœur, tu sauras que je suis bien mal pris. Je suis ici chez une de nos sœurs qui est folle, et sa folie me coûtera la vie ce soir, si tu ne peux pas me la sauver. Imagine qu'elle m'a conduit ici ce matin et m'a donné un fusil afin que je tue assez de gibier pour bâtir un pont de plumes sur ce lac, un pont d'un mille de longueur, de trente-six pieds de largeur, avec un pavé épais de trois pieds et des garde-fous de six pieds. Elle veut que ce pont soit solide et qu'il puisse porter trois charrettes de foin qui s'y rencontrent de front.

— Mon pauvre Ti-Jean, c'est une affaire de rien pour mes enfants et pour moi. Dans un clin d'œil le travail sera terminé. En attendant, va te coucher sous un arbre.

Ti-Jean s'allongea sous un vieux pin gris, pendant que la mère Aigle demanda à ses enfants de s'arracher chacun une plume et de la laisser tomber en droite ligne sur le lac. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le pont était bâti.

— Regarde, Ti-Jean, mes enfants n'ont même pas eu à s'arracher chacun une plume pour que le pont soit tel que l'exige notre sœur. Et combien y avons-nous mis de temps ?

— C'est vrai, ma sœur, tout s'est fait par enchantement. Je te remercie. Si jamais je puis te rendre service, je le ferai de grand cœur.

— Et nous aussi, Ti-Jean. Nous serons toujours prêts à voler à ton secours.

À la nuit tombante, longtemps après le départ des aigles, la fée Brigandin arriva. Quand elle aperçut le pont, elle resta bouche bée, puis regarda Ti-Jean en lui disant :

— Il n'y a pas à dire, tu es l'homme le plus habile que j'aie jamais connu.

— Ah ! ce n'est pas une mince besogne que tu m'as imposée ! J'ai tiré toutes les munitions que tu m'as données et, si je n'avais pas abattu le gibier par douzaines à la fois, il m'en aurait manqué. Sonde le pont si tu le veux, tu es assez lourde pour te rendre compte de sa solidité.

Ils traversèrent le lac tous les deux en causant. La fée était ravie du travail de Ti-Jean.

— C'est plus qu'à mon goût, lui dit-elle. Comme j'aurai un beau pont, quand je voudrai goûter la fraîcheur de mon lac !

Ils retournèrent au château, où la fée servit un grand repas à Ti-Jean. Après qu'ils eurent mangé, elle lui dit :

— Regagnons nos chambres pour la nuit. Aujourd'hui, tu as travaillé fort, tu dois être fatigué. Demain, tu n'auras pas de misère, tu resteras près de la maison. Je te donnerai encore un petit travail à faire.

Après avoir bien dormi, Ti-Jean se leva tôt ce matin-là. La fée déjeuna avec lui et l'emmena ensuite à un hangar de quarante pieds carrés, où le pavé était couvert d'une épaisseur de quatre pieds de graines de toutes les espèces au monde, de la graine de mil, de blé, de tabac, de trèfle, de sarrasin, de pavot, et le reste.

— Tout ce que tu as à faire, Ti-Jean, c'est de démêler ces graines et de les mettre dans les tiroirs propres à chaque espèce. Ce n'est pas un gros travail, tu le vois. Voilà même un lit où tu pourras te reposer, quand tu auras fini. Je reviendrai te voir à la nuit tombante ; mais si tout n'est pas rangé, je te trancherai la tête.

— Je vais faire mon possible pour te satisfaire, lui dit Ti-Jean.

Après le départ de la fée, il se mit à la tâche. Au bout d'une heure, il s'aperçut que toutes les graines qu'il avait triées auraient pu tenir dans un dé à coudre, tellement elles étaient petites. Découragé, il fondit en larmes, en se disant : « Cette fois-ci il est bien sûr que je n'y échapperai pas. Mais mieux vaut mourir endormi ! » Il s'allongea sur le lit et commença à ronfler. À la brunante, il s'éveilla en sursaut, en pensant à sa sœur la Fourmi et à ses en-

fants. Elles avaient mis moins de deux heures pour vider son bâtiment de blé, et ce vaisseau devait être vingt fois plus grand que le hangar.

— Au secours, les fourmis ! s'écria-t-il.

Il avait à peine prononcé ces mots que la mère Fourmi arriva avec tous ses enfants qui formaient une nuée.

— Tu nous as appelées, Ti-Jean ? lui demanda-t-elle.

— Oui, ma sœur la Fourmi. Si tu ne viens pas à mon secours, ce soir je perdrai la vie. Je suis tombé chez une de nos sœurs qui est bien méchante. Ce matin, elle m'a menacé de me trancher la tête si, ce soir, je n'ai pas trié et placé dans ces tiroirs toutes les graines que tu vois dans le hangar. Ce sont les graines les plus fines au monde.

— Pauvre enfant ! ne t'inquiète pas. Mes enfants et moi allons les trier en un crac.

En moins de temps qu'il n'en fallait pour y penser, les fourmis se mirent à l'œuvre et rangèrent les graines dans les tiroirs. À leur départ, le plus grand ordre régnait dans le hangar, et Ti-Jean ne se lassait pas de les remercier.

— Si tu viens à avoir besoin de nous, ajouta la mère Fourmi en partant, tu n'auras qu'à me demander.

Le jeune homme demeura allongé sur le lit jusqu'à l'arrivée de la fée Brigandin, qui, en ouvrant la porte, fut bien surprise.

— Ti-Jean, s'écria-t-elle, tu es l'homme le plus extraordinaire que je connaisse. Apprends que tu n'es pas le premier à être venu ici, mais personne n'a pu trier ces mille graines, non plus qu'entrevoir même la Belle aux cheveux d'or. Mais toi, il est probable que tu la délivreras, parce que tu as su accomplir mes désirs. Elle est enfermée dans un souterrain sous mon château, et il y a sept portes barrées à ouvrir pour l'atteindre, je te l'ai déjà dit. Demain matin, je te donnerai les clefs, et tu y descendras. Si la princesse a le dos tourné vers toi, inutile d'essayer de la faire sortir. Mais si elle avance à ta rencontre, tu lui tendras la main, et elle te suivra.

Ti-Jean remercia la fée et passa la veillée à causer avec elle. Mais il avait hâte au lendemain matin, et le cœur lui battait fort dans la poitrine par crainte de voir la Belle aux cheveux d'or tourner le dos vers lui. Il n'en dormit point de la nuit. Au lever du jour, le temps lui parut bien long en attendant la fée Brigandin. Il se promena dans les jardins du château. Quand elle se présenta à lui, elle lui remit les clefs des sept portes du souterrain et lui souhaita bonne chance. Ti-Jean vola plutôt qu'il ne marcha vers les caves du château. En y arrivant, il ouvrit la première porte et aussitôt se trouva face à face avec la

princesse. Elle avait franchi les six autres seuils pour se trouver à sa rencontre.

— Belle aux cheveux d'or ! s'écria-t-il en la saluant.

— Oui, lui répondit-elle, c'est la Belle aux cheveux d'or que tu viens de délivrer. Il y a tant d'années que je suis prisonnière ici, sans même entrevoir un visage humain ! Je suis prête à te suivre jusqu'au bout du monde.

Heureux comme un roi, Ti-Jean prit la belle princesse par le bras et l'amena faire ses adieux à la fée Brigandin, qui était bien déçue de la perte de sa belle prisonnière. Les jeunes fugitifs s'embarquèrent le même jour et naviguèrent pendant trois mois sur une mer calme. Le jour de leur arrivée chez le parrain de Ti-Jean, ils trouvèrent le roi qui, ayant vu venir le bâtiment, les attendait sur le quai, avec son beau carrosse doré. Ravi de la beauté sans pareille de la Belle aux cheveux d'or, sans plus tarder, il lui demanda de devenir son épouse.

— Sire mon roi, c'est un peu trop vite, lui répondit-elle. Je suis fatiguée du voyage, et il me faut trois jours pour réfléchir.

Le roi accepta, mais était pressé de recevoir la réponse de la belle. De son côté, la princesse considérait que le roi était très vieux, et qu'à Ti-Jean, beau et jeune, elle devait la vie. Elle qui, après avoir tant lu en prison, dans les grands livres, connaissait tout ce qui se passe au monde, pensa tout à coup à l'eau volante du lac du géant Brigandin. Quand, trois jours plus tard, le roi se présenta à elle pour apprendre sa décision, elle lui dit :

— Sire mon roi, je vous épouserai à condition que vous me fassiez venir une bouteille d'eau volante du lac du géant Brigandin.

— Belle princesse, mon vacher y est déjà allé, cette nuit. J'ai encore cette bouteille en ma possession, mais qu'en voulez-vous faire ?

— Donnez-la-moi, vous verrez.

Aussitôt que la princesse eut la bouteille en main, elle commanda à un domestique de lui amener Ti-Jean, qui s'empressa de se présenter à elle.

— Belle princesse, que me voulez-vous ? lui demanda-t-il en arrivant.

— Bois de cette eau pour en démontrer la puissance à sire le roi. Ne crains rien. Dès que tu l'auras bue, tu seras, comme un oiseau, transporté dans les airs.

Pour une si belle princesse, Ti-Jean n'hésita pas à s'exposer à ce qui lui paraissait être une mort certaine. Il but quelques gorgées d'eau et s'envola comme un trait. Le roi lui-même en était émerveillé. Rien de plus ravissant.

— Belle princesse, lui dit-il au retour de Ti-Jean, croyez-vous que je puisse en faire autant ?

— Un roi peut en faire bien davantage. Apprenez que cette eau peut aussi

rendre leurs vingt ans à ceux qui en boivent. Si vous vouliez revenir à cet âge, nous nous envolerions ensuite tous les deux pour aller au ciel accomplir nos amours.

Déjà rajeuni à cette seule pensée, le roi donna ordre aux domestiques de dresser une échelle au toit du château, afin de s'assurer un meilleur départ.

— Pendant ce temps, dit-il à la princesse, j'irai revêtir mes habits royaux.

La Belle aux cheveux d'or, en son absence, changea, dans la bouteille, l'eau volante contre de l'eau naturelle. À son retour, le roi avala d'un trait le contenu de la fiole merveilleuse et grimpa de peine et de misère sur le comble du château. Là, il se jeta dans les airs, croyant à un enchantement. Mais, loin de planer comme un oiseau dans le ciel, il piqua tête première au sol et y tomba raide mort. La princesse regarda Ti-Jean.

— Tu vois, lui dit-elle, ce qui lui est arrivé. Moi, je suis, par le testament qu'il a fait ce matin en ma faveur, héritière du château et de ses richesses. Si tu veux m'épouser, Ti-Jean, toi, mon libérateur...

— La Belle aux cheveux d'or ! s'écria le jeune homme, j'en serai l'homme le plus heureux du monde.

Ti-Jean, devenu roi au château, monta au trône et fit fusiller à bout portant le traître qui, tant de fois, l'avait voué à la mort. C'était là ce qu'il avait cent fois mérité. Et, vous n'en doutez pas, il vécut toujours heureux avec sa Belle aux cheveux d'or.